

# Le PALAIS DES ARCHEVÊQUES DE NARBONNE

Julien Foltran · Cecilia Pedini · Flore Collette

*Ville de Narbonne*



# SOMMAIRE

<b>Auteurs</b>	p. 5
<b>Remerciements</b>	p. 5
<b>Avant-propos de Yves Penet</b>	p. 7
<b>Préface de Monique Bourin-Derruau</b>	p. 9
<b>Introduction</b>	
<b>La redécouverte du palais</b>	p. 19
Un palais emblématique	p. 20
Un palais méconnu	p. 24
Un palais à étudier	p. 26
Un palais mieux compris	p. 27
<b>Chapitre 1</b>	
<b>Un archevêque et son palais dans Narbonne</b>	p. 29
<i>Narbo Martius</i> avant les archevêques	p. 30
La mise en place de l'archevêché	p. 32
La puissance des archevêques	p. 40
Les lieux de l'archevêché narbonnais	p. 46
<b>Chapitre 2</b>	
<b>Le premier palais (V<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)</b>	p. 59
Des bribes du haut Moyen Âge (V <sup>e</sup> -X <sup>e</sup> siècle)	p. 60
Une première vision : le palais au XI <sup>e</sup> siècle	p. 69
Quelles modifications au XII <sup>e</sup> siècle ?	p. 86

## Chapitre 3

<b>Les grands travaux du palais Vieux (1212-1286)</b>	p. 99
Le palais d'Arnaud Amalric (1212-1225)	p. 100
Le premier palais Neuf des années 1230	p. 126
Pierre de Montbrun, bâtisseur d'églises (fin du XIII <sup>e</sup> siècle)	p. 130

## Chapitre 4

<b>Le saut du passage : au palais Neuf</b>	p. 151
Un palais Neuf au sud du passage	p. 152
L'aile des Synodes	p. 155
Le donjon Gilles Aycelin	p. 167
L'ensemble Saint-Martial	p. 174

## Chapitre 5

<b>Embellissements et modernisations</b>	p. 181
Les XV <sup>e</sup> et XVI <sup>e</sup> siècles mal connus	p. 182
Monumentalisation du XVII <sup>e</sup> siècle	p. 190
Le palais du XVIII <sup>e</sup> siècle	p. 208

## Chapitre 6

<b>La difficile reconversion : le palais après le palais</b>	p. 215
Les usages post-révolutionnaires	p. 216
L'hôtel de ville d'Eugène Viollet-le-Duc	p. 218
Les grands travaux du XX <sup>e</sup> siècle au palais Vieux	p. 230

## Conclusion

p. 241

## Sources éditées / Bibliographie

p. 249

## Notes

p. 252

## Crédits

p. 255

## Les dix-huit châteaux de l'archevêque de Narbonne

Parcourant son diocèse, l'archevêque de Narbonne va de château en château : il en possède 18, Capestang, Montels, Gruissan, Sigean, Alaigne, Canet, Pieusse, Auriac, Villeroige et Quillan pour ne citer que les principaux<sup>8</sup> (fig. 5). Il est le seul prélat en France à disposer d'un pareil patrimoine. Originellement ces châteaux ne sont qu'une tour qui marque son pouvoir, au milieu d'un village plus ou moins fortifié, le *castrum*. Arnaud Amalric se rend maître de la tour de Gruissan ; Guillaume de La Broue la reconstruit, puis Gilles Aycelin lorsqu'il acquiert toute la seigneurie : c'est elle qui domine aujourd'hui le splendide village et ses étangs (fig. 6). À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les architectes des archevêques semblent s'inspirer du modèle des châteaux royaux. La cour est ceinte d'une courtine et de tours d'angle à Quillan, Montels ou Capestang. Bâisseurs à Narbonne, ils le sont aussi dans leurs autres seigneuries dans une chronologie très voisine, intense aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Capestang et Montels sont d'abord les résidences préférées. Capestang est alors une ville bien plus calme que Narbonne : les archevêques y ont eu raison de la famille des Gaucerand tandis que le vicomte reste à Narbonne un vassal remuant. Pierre Amiel aime Montels : partant en croisade, il fait bâtir la chapelle en l'honneur de saint Georges où un prêtre et un clerc célébreront les offices. Des logis plus amples et confortables sont aménagés et décorés : Bernard de Farges installe un décor héraldique sur les murs de la grande salle, l'*aula*, de Capestang, Pierre de La Jugie complète le décor du plafond de Pieusse. Le pape peut ainsi s'arrêter à Montels en 1309, l'empereur Sigismond à Sigean en 1415. Jean de Berry séjourne à Capestang et à Pieusse. La famille des archevêques profite aussi largement de l'hospitalité de Monseigneur : ainsi, en 1337, la sœur de Bernard de Farges passe une semaine à Alaigne avec une suite de 34 personnes !

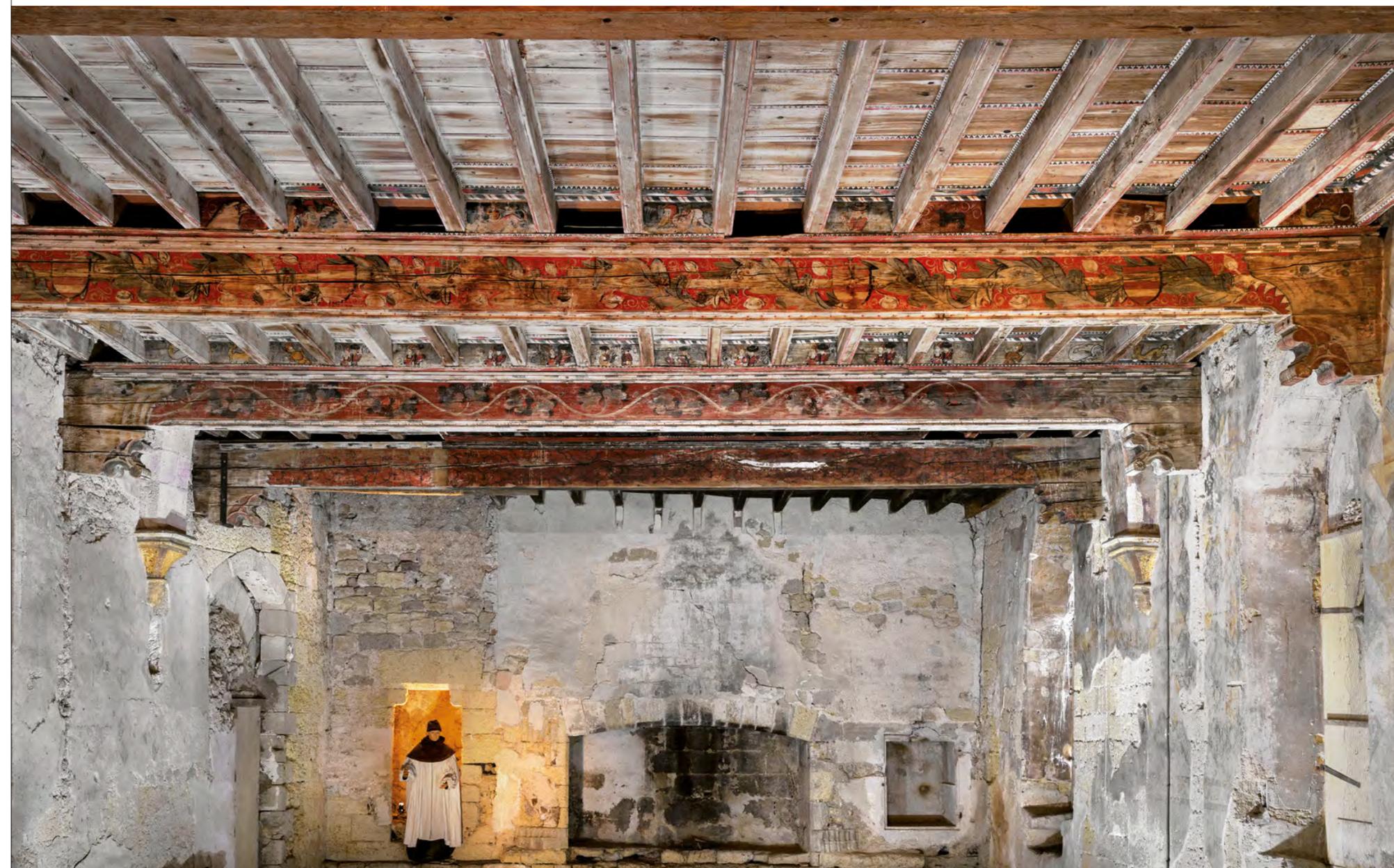
Jean d'Harcourt fait réaménager l'*aula* de Capestang aux environs de 1450. Mais c'est le dernier grand programme hors de Narbonne<sup>9</sup> (fig. 7). Les uns après les autres, les châteaux sont abandonnés. Au temps des guerres de Religion, le château de Montels est un repaire partiellement ruiné et dangereux : il est abattu. Villeroige est déclassé en 1726. Entre-temps l'*aula* de Capestang est devenue un grenier !



Fig. 7 : L'*aula* du château des archevêques de Narbonne à Capestang (Hérault).

Fig. 5 : La façade principale du château des archevêques de Narbonne à Capestang (Hérault).

Fig. 6 : La tour de Gruissan (Aude).



## Les lieux de l'archevêché narbonnais

### Le groupe archiepiscopal

Pour fonctionner, l'institution archiepiscopale nécessite plusieurs bâtiments regroupés dans un complexe appelé groupe épiscopal ou archiepiscopal. À Narbonne, son emprise a augmenté jusqu'à atteindre à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle à peu près la même superficie qu'à la veille de la Révolution. La presque totalité de l'îlot sud-ouest de la Cité lui est alors dédiée, soit un hectare environ, sans compter le jardin gagné sur les

anciens fossés à l'ouest (fig. 31). Il faut ajouter les îlots situés au nord de la cathédrale, désormais tout à fait détachés du groupe épiscopal, qui en sont une partie intégrante jusqu'à la Révolution. Ce groupe est composé de bâtiments dont le nombre et les fonctions varient au fil du temps.

Il existe plusieurs lieux de culte, dont la cathédrale qui domine le quartier (fig. 32). C'est l'église de l'archevêque, celle où se trouve son siège : la cathèdre. À Narbonne, elle est dédiée aux saints Just et Pasteur. Sa première trace matérielle correspond à un puissant linteau indiquant sa construction par l'évêque Rustique (427-461). La cathédrale primitive se trouve à l'emplacement du cloître. L'église actuelle est projetée dès les années 1260 au nord de la précédente. L'archevêque Maurin pose la première pierre



Fig. 31 : La cathédrale, commencée en 1272, domine le quartier.

Fig. 32 : Actuellement, il reste du groupe épiscopal la cathédrale (1), le tinal appartenant aux chanoines (2), le cloître (3), le palais Vieux autour de la cour de la Madeleine (4) et au sud du passage de l'Ancre (5), le palais Neuf autour de la cour d'honneur (6). Les maisons de chanoines se trouvaient dans les quartiers plus au nord (7).



## Le palais d'Arnaud Amalric (1212-1225)

Le XIII<sup>e</sup> siècle marque une période d'affirmation de l'archevêque en tant que puissant seigneur et de grands travaux dans le palais. Les archevêques se succèdent et nombreux sont ceux qui ouvrent de nouveaux chantiers pour améliorer leur palais, afficher leur richesse et leur puissance (fig. 78). Bien qu'il tente de reconstituer le patrimoine archiépiscopal, Bérenger (1191-1212) préfère résider au monastère de Montearagón, près de Huesca, dont il est abbé avant son élection. Il n'a pas dû apporter beaucoup de modifications à son palais narbonnais où il réside peu. Son successeur, Arnaud Amalric (1212-1225), est au contraire un grand bâtisseur (fig. 79). Il crée un véritable palais urbain au goût du jour dans l'aile est, cependant rapidement passé de mode. Pierre Amiel (1226-1245) fait ainsi élever un palais Neuf dans l'aile sud à partir des années 1230. Une quarantaine d'années plus tard, Pierre de Montbrun (1272-1286), lui aussi très investi dans la construction, n'hésite pas à détruire les réalisations d'Arnaud Amalric pour ériger la tour de la Madeleine, marqueur de l'importance de l'archevêque dans le paysage urbain. Entre ces deux prélats, les archevêques sont bien connus. Parmi eux, Guillaume de La Broue (1245-1257), Jacques (1257-1259), Guy Foulques (1259-1261), qui devient pape sous le nom de Clément VI (1265-1268), et Maurin (1262-1272). S'ils ont dû faire quelques travaux au palais, ils sont sans doute sans commune mesure avec ceux d'Arnaud Amalric, de Pierre Amiel et de Pierre de Montbrun.



Fig. 78 : Enluminure du pontifical de Pierre de La Jugie représentant un chantier de construction.



Fig. 79 : La façade ouest du palais d'Arnaud Amalric.

## Le plafond peint de l'Aula

L'aula est nécessairement richement décorée, car il faut impressionner le visiteur. Si elle est carrelée, les carreaux peuvent être colorés et même porter des représentations. Des tapisseries sont tendues aux murs, lesquels murs sont enduits et peints de motifs géométriques ou de scènes. Bien que plus tardif d'un bon siècle, on pense au décor de la chambre de parément du palais d'Avignon, où le pape donne des audiences et reçoit les cardinaux<sup>111</sup>.

De cette ambiance haute en couleur, seul le plafond subsiste, qui doit sa sauvegarde au rôle structurel qu'il joue : c'est aussi le plancher du deuxième étage. Longtemps dissimulé par un faux-plafond, il est redécouvert peu après la Seconde Guerre mondiale, lors des travaux de restauration du palais par l'architecte Henri Nodet.

Le plafond se compose de 33 solives orientées est-ouest, disposées tous les 30 cm. D'une largeur de 20 cm et d'une hauteur de 30 cm, leurs faces sont peintes de motifs floraux et géométriques. Leurs angles sont arrondis et décorés en dents-de-scie. Les solives supportent le plancher de l'étage supérieur. La jonction entre les planches est cachée par de petites baguettes en bois appelées couvre-joint, elles aussi peintes de dents-de-scie.

À chacune des extrémités, les solives reposent sur des corbeaux engagés dans le mur. Entre les corbeaux et entre les solives, l'espace vide est fermé par une planchette en bois appelée closioir. Il y a deux rangées de closioirs, soit un total de 126. Ils servent de support à un décor peint. Quarante-six d'entre eux sont authentiques, d'une grande finesse et maîtrise technique, 56 ont des peintures inventées lors des restaurations des années 1950, plutôt grossières et anachroniques, le reste étant des originaux fortement retouchés<sup>112</sup>.



Fig. 91 à 97 : Variété des représentations sur le plafond de l'aula.

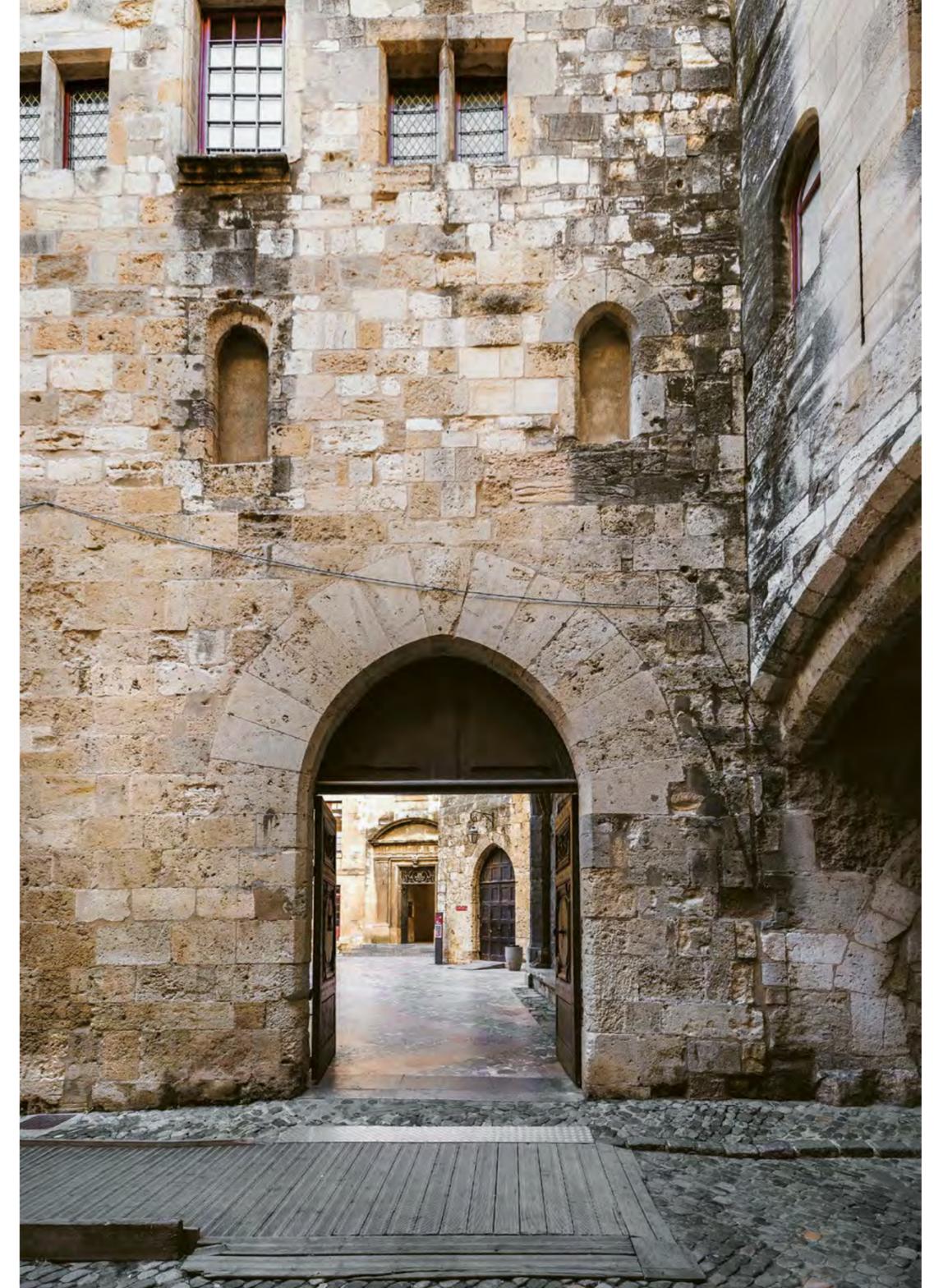
La construction des principaux bâtiments du palais Neuf s'échelonne ainsi sur un siècle environ, depuis l'aile des Synodes probablement édifiée par l'archevêque Maurin (1262-1272) au fond du passage de l'Ancre à l'ensemble Saint-Martial réalisé sous l'archiépiscopat de Pierre de La Jugie (1347-1375) à l'avant du passage. Le donjon Gilles Aycelin (1286-1311), érigé entre ces

deux phases, constitue la plus haute et la plus imposante tour du palais archiépiscopal. Les travaux qui ont suivi ceux de Pierre de La Jugie à la toute fin du Moyen Âge et au début de l'époque moderne n'ont pas eu la même ampleur que ceux de la fin du XIII<sup>e</sup> et du début du XIV<sup>e</sup> siècle. Ils ont surtout consisté à la mise au goût du jour des bâtiments déjà existants.

Fig. 167 : Partie supérieure de la tour Saint-Martial avec crénelage et restaurations.



Fig. 168 : Portail d'entrée de la cour d'honneur, à l'ouest de l'aile Saint-Martial dans le passage de l'Ancre.





dans l'acte de commande : « Quant au haut des platebandes des fenêtres, ils seront peints en treille avec un ciel ouvert au milieu d'une balustrade, dans l'un desquels, s'il est jugé à propos, sera peint un Mercure, dans l'autre un Apollon, pour le mieux anges, dessus la balustrade, animaux, oiseaux, grotesques, la treille, et autres ou bien une balustrade<sup>188</sup> ». Le plafond est restauré à plusieurs reprises, notamment en 1877-1878, les embrasures en 1866. Il existe un espace vide d'1,20 m au-dessus du plafond<sup>189</sup>.

Pour leur agrément, outre les décors peints et sculptés des appartements, Louis de Vervins et Claude de Rebé ont aménagé à l'arrière du palais, au-delà de l'enceinte antique et médiévale, un jardin à la française, dénommé jardin des Archevêques (fig. 193), à l'ouest du cloître et du palais Neuf, à l'aide d'un remblaiement des fossés qui longeaient l'ancienne enceinte médiévale. En avril 1612, Louis de Vervins traite avec Pol de Lapierre, maître menuisier, pour l'installation d'un engin en bois avec roue devant amener « l'eau du canal de la rivière d'Aude » dans le jardin de l'archevêché. Après maintes difficultés, l'engin est effectivement construit. En 1645, l'archevêque commande pour le jardin la construction d'un bassin « de bonne pierre de Portel, de forme ronde, ayant treize pans dans œuvre, placé au milieu du chemin qui traverse les parterres<sup>190</sup> ».

Le 8 avril 1660, le jeune Louis XIV, âgé de vingt-deux ans, séjourne au palais Neuf sur sa route entre la Provence et Saint-Jean-de-Luz (Pyrénées-Atlantiques), où il se rend pour négocier avec Philippe IV d'Espagne et épouser l'infante Marie-Thérèse. Après une présentation des clés de la ville par le premier consul, le roi loge au palais des Archevêques, et repart le lendemain matin après avoir assisté à une messe à la cathédrale.

Fig. 193 : Jardin des Archevêques, vers 1600-1645.

## Portrait de l'archevêque Claude de Rebé

Claude de Rebé (1587-1622) (fig. 194) est nommé coadjuteur (évêque auxiliaire) de l'archevêque Louis de Vervins en 1622. Il lui succède six ans plus tard. Il devient par la même occasion président-né des États du Languedoc, suivant une règle établie au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Son épiscopat coïncide avec une période troublée, marquée par les guerres de Religions, les épidémies de peste, et de vives tensions entre le pouvoir royal et les États du Languedoc.

Claude de Rebé se distingue à la fois par son activité politique et par son dévouement à la Contre-Réforme : « Richelieu, connaisseur en hommes, avait initié Rebé aux plus importants ressorts de sa politique et en avait fait son agent secret pour le Midi de la France<sup>191</sup> ». Proche de saint Vincent de Paul, il s'emploie à améliorer la formation du clergé, fonde à Narbonne une école de théologie (1633), l'hospice de la Charité (1632-1635) et fait bâtir le couvent des Carmélites attenant à l'église Saint-Sébastien. Il défend avec acharnement les intérêts des États du Languedoc, protestant contre les édits royaux de 1629 qui prétendent priver les États de la gestion des finances<sup>192</sup>.



Fig. 194 : Anonyme, Portrait de Monseigneur Claude de Rebé, 1633-1659, Narbonne, Palais-Musée des Archevêques